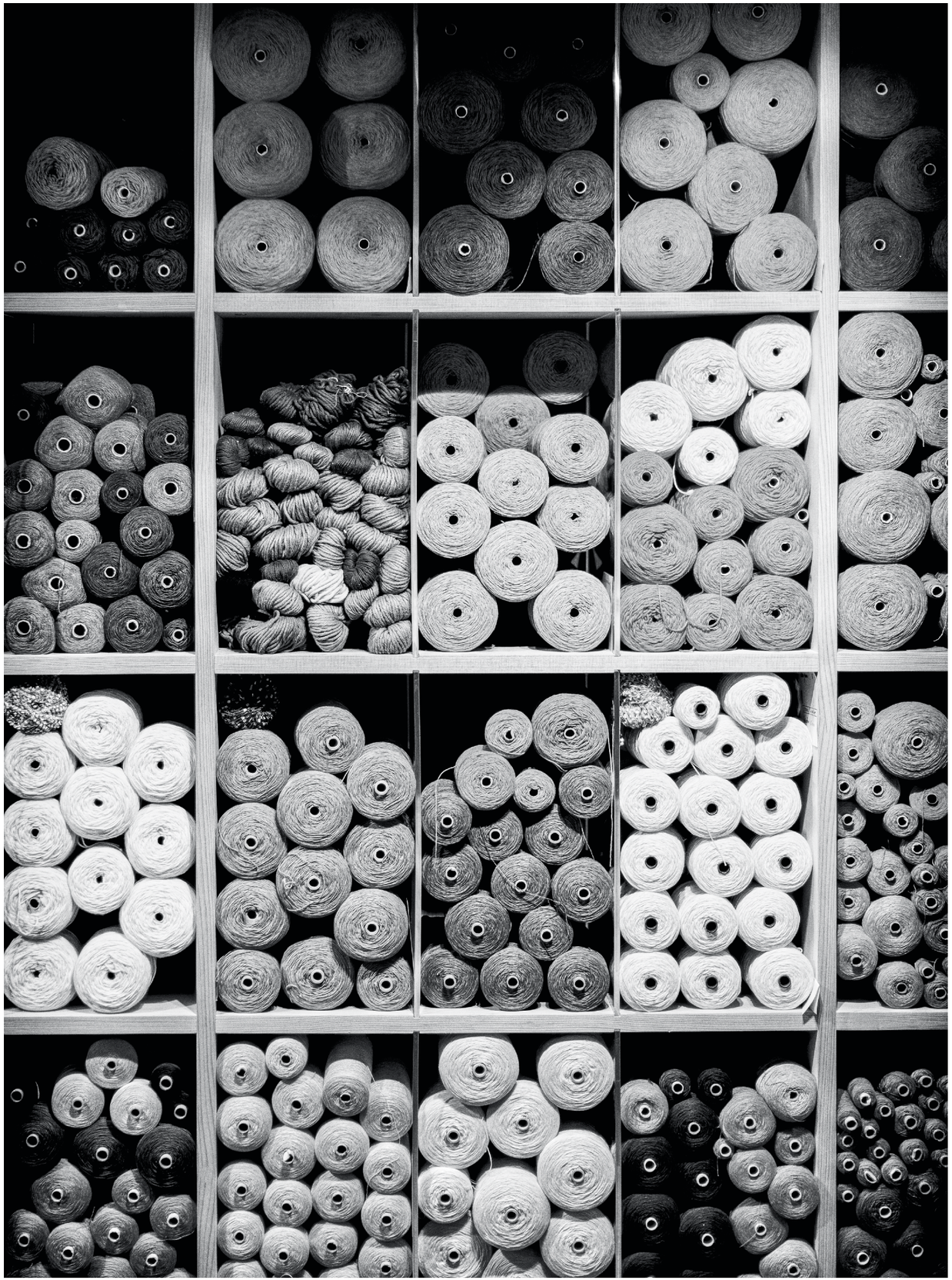

ARTISANES DE LA RÉSISTANCE

Zalando, Zara, Amazon.

Mondialisation, standardisation, surconsommation.

Do it yourself, e-commerce, obsolescence programmée.

Qui a décidé ? Qui a tranché entre qualité et quantité ?

Bouche-à-oreille et publicité ? Sur-mesure et prêt-à-porter ?

Le poète et le potier mangeaient à la même table. Ils évoquaient leur chantier en cours, leurs œuvres, échangeaient des points de vue sur la forme, la couleur, la beauté, l'harmonie, l'émail, la faïence.

Puis survint le siècle des Lumières, son culte de la Pensée, les nobles quêtes de l'Esprit, le mépris du travail manuel. La valeur d'un être humain se mesurait désormais à sa mémoire, son lexique, sa vitesse de raisonnement, son pouvoir d'abstraction. Plus rien ne servait de « frotter et limer sa cervelle contre celle d'autrui », comme le préconisait ce bon Montaigne. Le monde entier s'était assis, presque immobile ; les yeux ne servaient qu'à lire, et les mains à écrire.

L'art avait gagné sa majuscule, il était devenu Beaux-Arts. L'artisanat des forgerons, des couturiers et des potiers devint l'affaire des petites gens, la basse besogne de celles et ceux qui étaient mal nés, distraits à l'école, nuls en grammaire, trop lents en calcul, juste bons à se servir de leur pauvre corps.

L'industrialisation n'arrangea rien. Les profits des chaînes de production. L'emballage, le prix, le slogan. La provocation de la demande, la profusion de l'offre. Les artisans n'étaient qu'une survivance du passé. Ils faisaient « tourner à l'envers la roue de l'histoire », comme l'écrivait Karl Marx, qui glorifiait le monde ouvrier.

L'avenir allait se jouer dans les bureaux, dans les usines, pas dans les ateliers.

Quand nous avons contacté l'un des derniers vanniers de Suisse romande, il a répondu qu'il n'y avait plus ici de « vraies » vannières, sinon quelques femmes qui en ont fait leur hobby. L'importation chinoise a cassé le marché. Sur la page d'accueil de son site Internet, vous lirez désormais : « Étant jeune retraité, je souhaite transmettre mes techniques et mes connaissances à une personne intéressée par la vannerie. Possibilité de reprise de l'atelier. »

L'artisanat est devenu un produit de luxe qui s'expose dans les galeries d'art.

Et la production industrielle a envahi les marchés de Noël.

La mort du secteur primaire est l'un des indicateurs principaux de la décadence d'une civilisation.

Le 24 avril 2013, un immeuble s'effondre dans un faubourg de la capitale du Bangladesh. Il abrite plusieurs ateliers de confection textile ; tous travaillent pour des marques internationales. On dénombre 1135 morts, dont un grand nombre de femmes et d'enfants.

Que faire, confronté aux chiffres sordides de l'actualité, sinon se retirer dans un lieu à soi et tout remettre sur le métier ? Il y a donc, au commencement, l'atelier.

Le cocon, le nid, le foyer. Refuge où créer, mais aussi parfois, comme au temps des guildes médiévales, dormir, manger et refaire le monde.

J'aime l'idée que plusieurs femmes présentes dans cet ouvrage ont redonné vie à d'anciennes halles industrielles : une mosaïste dans une fabrique de montres, une vitrailliste dans un atelier de métallurgie, une couturière dans une filature de lin.

Bien entendu, on n'est pas à l'abri d'une dérive romantique, purement photogénique, mais tout de même : il suffit d'entrer dans un atelier pour se sentir léger, privilégié.

Il y a un établi en désordre, des armoires pleines de matières premières, des outils dont on ignore le nom et l'usage, des odeurs de vernis, de bois, de tissu, de métal. On a aussitôt envie de toucher, d'essayer à son tour.

L'artisanat fascine car il est la réconciliation de la tête, des mains, des outils et de la matière.

Dès la naissance, nous avons appris à réfléchir en observant, en touchant, en manipulant. J'y crois dur comme fer : celles et ceux qui travaillent avec leur corps – qui sont dans le « faire » – sont plus à même de penser le monde. Il y a une correspondance entre l'intelligence et la manière dont on se sert de ses mains.

On se *saisit* d'un problème, on *tranche* un débat, on *coupe* la parole, on *cloue* le bec, on *tisse* des liens, on *soude* un groupe.

Quand la tête travaille toute seule, il y a de sérieux risques de dissociation, d'évaporation. On perd pied, on s'en remet aux microprocesseurs, aux moteurs de recherche et à l'intelligence artificielle, ces miroirs aux alouettes qui ne feront jamais de beaux vitraux.

Il faut d'urgence donner une pelle et une brouette aux boursicoteurs, influenceurs et autres manchots contemporains.

Dans les ateliers vivent de « vraies » personnes qui font de « vrais » métiers. Il suffit d'observer leurs mains, leurs doigts. Les cloques, la corne, les coupures.

Contrairement aux machines qui sont par nature infatigables, le corps subit, sue, fatigue, s'use. Il faut faire des pauses.

On dépose les outils, sans pour autant être démuni.

On ne panique pas quand les commandes *online* ne peuvent être livrées à domicile, quand l'écran du smartphone affiche *low battery*, quand il n'y a qu'une barre de réseau, quand les pixels s'éteignent et qu'on ne sert plus à rien, encore moins smart que nos aïeux primates.

Les artisanes rencontrées dans ce livre manient des outils qui portent de jolis noms. Elles s'en servent ; ce ne sont pas les outils qui se servent d'elles. Et parfois, ce sont même elles qui les fabriquent, les réparent, les perfectionnent.

Ces femmes travaillent des matières qui portent également de jolis noms (ce ne sont pas des matières qui sentent le neuf, le polyester, le pétrole). Elles les ont apprivoisées. Et parfois, ce sont même elles qui les produisent, les façonnent, les enrichissent.

Les artisanes créent, mais savent aussi réparer et restaurer. Il est beau d'assister au lent processus de fabrication : du rien à l'objet fini. De l'idée au croquis, du plan au prototype, du premier essai à l'objet abouti. Il est encore plus fascinant de les entendre parler de leurs échecs, de ces déceptions qui les ont forcées à corriger la méthode et améliorer le produit.

Ce livre donne l'illusion de travailleuses solitaires. Pourtant, toutes sont unanimes : il n'y a pas de *self-made women* dans ce milieu, on ne se fait pas toute seule. Aucune d'entre elles ne nous a parlé de don, de talent inné. Toutes ont évoqué un savoir-faire transmis, de génération en génération, de maîtres en élèves.

On dit qu'il faut dix mille heures de pratique pour développer un artisanat (l'équivalent de trois heures par jour pendant dix ans).

En ce sens, célébrer l'artisanat, c'est honorer des rituels. L'adulte boude en général les routines, qu'il juge abrutissantes… il a si peur de l'ennui ! Pourtant, toutes les artisanes le disent : se perdre dans la tâche, c'est entrer en transe. Contemplation, plénitude. Seule la tâche répétée permet d'enraciner le geste.

Qu'elles en aient conscience ou non, ces artisanes sont des militantes : elles luttent contre les lois du marché, elles sont libres de s'exprimer, d'expérimenter, de prendre leur temps, de faire, défaire et refaire.

Elles résistent à l'air ambiant – spécialisé, spéculatif, fictif –, refusent la division des tâches, la cadence, la concurrence.

Leur idéal est collectif.

Enfin, il y a la satisfaction de l'artisane.

Leur pratique est curieuse, joueuse, c'est le contraire du protocole.

Toutes nos interlocutrices ont parlé de valeurs profondes, se sont remémoré un moment de leur vie où elles ont choisi de faire quelque chose qui ait un sens, qui amène une reconnaissance, mais surtout un contentement personnel.

Un travail en soi et pour soi. Un travail qui fait grandir. Le contraire de l'aliénation.

D'une certaine manière, elles réveillent l'enfant qui sommeille en chacun de nous : cette effervescence artisane, cette ferveur créatrice, les coloriages, les découpages, ces objets que l'on construisait, que l'on détruisait, que l'on réparait.

Nous n'avons pas rencontré d'artisanes épuisées, démoralisées. Très peu de plaintes, de rancœur. Les photographies montrent des visages sereins.

Nous avons fait la connaissance de femmes enjouées, attachantes, inventives, intuitives, optimistes, pragmatiques, audacieuses et spontanées, fières de leurs réalisations, stimulées et stimulantes.

Elles insufflent l'espoir d'une autre vie possible, elles font du bien autour d'elles, elles sont certainement en avance sur notre temps.

Blaise Hofmann

TABLE DES MATIÈRES

04
PRÉFACE
par Marie-Hélène Lafon

10
FORGERONNE-DESIGNER
La lune et la faucille
Bertille Laguet, Chexbres (VD)

22
TATOUEUSE
Et les pupilles pour la fin
Marnie Ellen Cennamo, Morges (VD)

34
SELLIÈRE
Matrimoine vivant
Alicia Fragnière, Vuadens (FR)

46
FACTRICE D'ORGUES
L'anti-Spotify
Annette Füglister Sermier, Reckingen (VS)

58
MOSAÏSTE
Le roi Arthur et le Chat de Lausanne
Adriana Cavallaro, Lausanne (VD)

70
LUTHIÈRE
Le chant des oiseaux
Béatrice de Haller, Carouge (GE)

80
COSTUMIÈRE
Tissu social
Julia Rempe, La Sarraz (VD)

92
RESTAURATRICE D'ART
Le bonhomme de pierre qui montrait ses fesses
Camille Vaschetto, Orbe (VD)

102
RELIEUSE
Comme peau de chagrin
Fabienne Descombes, Middes (FR)

114
VITRAILLISTE
Des tableaux qui vibrent
Béatrice Binétruy, Monthey (VS)

128
COUTURIÈRE
Une mariée en short de triège
Isabelle Nicolet, Vuadens (FR)

140
CÉRAMISTE
Ils vécurent enfants
et firent beaucoup d'heureux
Mathilde Roux, Sion (VS)

152
DÉCOUPEUSE D'ART
La transmission du feu
et non l'adoration des cendres
Marianne Dubuis, Château-d'Œx (VD)

162
COURTEPOINTIÈRE
Cinq fois le tour du monde
Sylviane Oggier, Morges (VD)

174
BIJOUTIÈRE-JOAILLIÈRE
Le silence est d'or
Christel Falconnier, Lausanne (VD)

184
LINOGRAVEUSE
Un crâne sur une table de boucher
Gaëlle Garrocq, Vevey (VD)

196
HORLOGÈRE
Et pourtant elle tourne
Rosalie Vuilleumier, Val-d'Illiez (VS)

206
TISSERANDE
Sans perdre le fil
Marli Beytrison, Évolène (VS)

218
SOUFFLEUSE DE VERRE
La mouillette et la mailloche
Valérie de Roquemaurel, Pomy (VD)

230
POSTFACE
Artisanes de la résistance
par Blaise Hofmann